

# La propagande totalitaire et la force dans le « phénomène Pitești »

Radu Clit

Souvent la propagande est liée à l'art d'utiliser la langue. En tant qu'action exercée « sur l'opinion pour la conduire vers certaines idées politiques ou sociales », elle aurait recours à la « thaumaturgie du langage » (Russ, 1994). Mais est-ce que l'incantation verbale serait suffisamment efficace, est-ce que la propagande serait un simple exercice de rhétorique ? En tout cas, dans le monde totalitaire, la propagande est à la fois très importante et efficace. Hannah Arendt (1972) pensait que, de par son importance, elle devenait de l'endoctrinement. Ainsi, son efficacité n'est que mieux soulignée, alors que le rapport avec la terreur, l'objectif central du gouvernement totalitaire n'est pas remis en question. Arendt considérait que la propagande était même inutile dans les espaces de terreur absolue qui étaient les camps de concentration nazis. En revanche, on la trouve dans les camps d'inspiration soviétique. Les régimes communistes ont été davantage tournés vers la transformation de l'individu, sa rééducation.

Quelle qu'elle soit sa version, Arendt (*ibid.*) croyait que la spécificité de la propagande totalitaire « [...] c'est l'usage de suggestions indirectes, voilées et lourdes de menaces contre tous ceux qui n'écourent pas son enseignement, suivi du meurtre massif perpétré sur les "innocents" comme sur les "coupables" ». Il y a, ainsi, un rapport privilégié entre cette forme d'influence et la force, d'où le glissement vers l'endoctrinement ou la rééducation. En tout cas, la force n'est pas simplement une référence rhétorique, mais une réalité qui inclut le crime. Le rapport entre force et propagande est plus clair dans le « phénomène Pitești ». Il s'agit d'une procédure qui combinait torture et propagande et qui a eu lieu en Roumanie de 1949 à 1952. Le contexte dans lequel cette procédure s'est déroulé est très important, il permet de comprendre l'im-

pact psychologique. D'ailleurs, la propagande communiste avait un but de fond, celui de la création de l'«homme nouveau». La question n'était pas d'une simple influence sur ce qu'on pourrait appeler l'homme traditionnel, mais d'un changement radical de la nature humaine.

## LA SPÉCIFICITÉ DU PHÉNOMÈNE PITEȘTI

Pitești est une ville au sud de la Roumanie (située à une centaine de kilomètres de Bucarest) dont la prison avait été choisie pour une procédure particulière. «L'objectif était la rééducation des prisonniers politiques, en combinant l'étude des textes de la doctrine communiste avec la torture physique et morale» (Bartosek, 1997). Mais la visée était plus vaste et plus difficile à présenter. Plus concrètement, il était question de transformer les victimes en tortionnaires. Le paradoxe était qu'à la fois les victimes et les tortionnaires étaient des étudiants. En général, dans la quasi-totalité des prisons et camps totalitaires, tortionnaires et victimes sont restés séparés. Parfois des détenus de droit commun étaient utilisés comme bourreaux (Soljénitsyne, 1973). À Pitești les prisonniers politiques ont dû se torturer les uns les autres. La plupart avaient bien intégré les valeurs roumaines traditionnelles. Leur arrestation avait différents prétextes, mais il semble que ce fût leur statut de modèle pour leurs camarades qui conduisait à l'enfermement de ces étudiants. Le but de l'emprisonnement était d'abord de battre en brèche les valeurs traditionnelles, puis de leur inculquer les valeurs communistes, en utilisant les services d'équipes d'étudiants déjà convertis, qui jouaient le rôle des tortionnaires. Le temps de la procédure était individualisé, selon la résistance opposée par chaque détenu, avec une durée moyenne de 2 à 4 mois (Bacu, 1963). Une fois la rééducation considérée achevée, les étudiants auraient dû aller dans d'autres prisons pour perpétrer la même démarche. Finalement, cet élargissement de la procédure a été assez limité, d'ailleurs même à Pitești, la rééducation a été arrêtée au bout de 3 ans environ. Les rééduqués ont continué leur détention dans des conditions plus proches de la norme. Une bonne partie d'entre eux se sont confessés à d'autres détenus, et ce sont ces derniers qui ont écrit sur Pitești.

En principe, ce phénomène fut unique dans les pays de l'Est, mais on peut lui trouver des précédents en Russie soviétique. Ainsi, Ierunca (1996) pense que la torture et l'obsession de l'aveu existaient dans les interrogatoires des procès des années 30. Une autre source serait la pensée du pédagogue Makarenko, «spécialiste de la délinquance juvénile, et partisan d'une rééducation des jeunes détenus par des détenus plus anciens et repentis, mais de la même classe d'âge.» (*ibid.*).

## LA PROCÉDURE D'«ARRACHAGE DES MASQUES»

La question qui se posait à Pitești était de casser les attitudes anticommunistes majoritaires en Roumanie après l'installation du régime de type soviétique par l'armée rouge. Dans cette perspective, il faut invoquer le caractère expérimental, car, en fin de compte, la méthode était nouvelle – par la suite elle fut comparée au lavage de cerveau pratiqué en Chine, dans lequel la torture physique avait un rôle réduit. Dans le même sens, l'isolement des intéressés et le secret des procédés mis en œuvre étaient très poussés. La seule voie d'accès vers ce qui s'est passé à Pitești, ce sont les témoignages après coup des anciens détenus. Leur concordance permet de trouver les invariables d'une situation très complexe, sans qu'on ait des informations importantes sur le projet initial de la part des responsables politiques, des organisateurs et des hommes de main sur le terrain.

Pour comprendre la procédure, il faut souligner qu'au départ, pour chaque groupe de nouveaux arrivés, l'équipe qui les accueillait nouait avec eux des rapports égalitaires. Quand la confiance des novices était gagnée, les anciens, munis d'outils contondants provoquaient une baston générale pour leur demander la conversion aux valeurs communistes. Malgré l'agression physique, les novices, bien que les mains nues, opposaient de la résistance. De cette façon, la répétition des séances de châtement s'imposait. En fait, la procédure utilisée était très sophistiquée, elle portait le nom d'«arrachage de masques». Elle consistait en quatre étapes (Talaban 1999) :

1. Se démasquer par rapport à l'extérieur, à savoir, raconter des détails concernant la période d'avant l'arrestation, et cachés pendant les enquêtes de la Securitate (un éventuel réseau, des complicités). La torture est déjà supposée pour l'obtention de ce genre d'information.

2. Se démasquer par rapport à l'intérieur, à savoir par rapport à la prison, confier les informations obtenues des autres détenus, dévoiler la coopération avec d'autres reclus ou éventuellement avec l'administration ou un enquêteur.

3. Se démasquer par rapport à soi-même, étaler son intimité – il est question de désavouer les relations avec sa famille (qui doit être traitée par des injures, des insultes), renier sa foi en Dieu, et en général, rejeter toutes les valeurs auxquelles la victime avait cru. Il fallait aussi confesser des infamies et des turpitudes inavouables, inventer des monstruosité, des perversions sexuelles, des histoires incestueuses. Si ces histoires ne tenaient pas la route, ce qui était la règle, la torture recommençait.

4. Devenir le rééducateur de son meilleur ami, être tortionnaire après avoir été victime. Ce dernier élément, le plus difficile pour les détenus comptait pour un signe de confiance de la part de l'administration, de son point de vue – pour les victimes il était le plus humiliant.

Le présupposé de la méthode était que la propagande n'était pas possible avant l'arrachage des masques. Les détenus étaient tout le temps soupçonnés de mentir, alors il fallait se confesser avant d'intégrer les poncifs de la doctrine communiste. Une fois l'arrachage des masques agréé, tout détenu avait le droit, qui était en fait une obligation, de devenir tortionnaire, et notamment le tortionnaire de son meilleur ami. Il devient évident que la démarche engageait la personne dans son ensemble, jusqu'aux couches les plus profondes de son âme.

## LE CADRE TOTALITAIRE

La procédure ne devrait pas être séparée d'un contexte très particulier, typique du totalitarisme, dans le sens de Hannah Arendt (1972). Au-delà des dimensions qu'elle a données à ce type de régime au niveau macro social, pour comprendre le fonctionnement de la prison en question, il faudrait, à mon sens, invoquer 4 caractéristiques :

- a) La rupture par rapport aux valeurs morales et politiques traditionnelles ;
- b) Le rôle central des camps de concentration ;
- c) L'ubiquité de la police secrète ;
- d) La terreur (Clit, 2001).

La rupture par rapport aux valeurs morales et politiques traditionnelles (a) impose une différence radicale avec le passé. Elle compte également à l'intérieur du régime totalitaire lui-même. Le rôle central des camps de concentration (b) est censé prouver que le régime peut tout se permettre, y compris, selon H. Arendt (1995), de changer la nature humaine. Le phénomène Pitești en est la meilleure preuve. L'« homme nouveau » qui devrait exister dans la société soi-disant libre est créé de façon accélérée dans les camps. L'ubiquité de la police politique secrète (c) prouve la capacité du pouvoir d'être partout, pour surveiller ses sujets, qui ne sont effectivement libres que dans leur tête. Et là encore la liberté n'est que relative. La terreur (d) reste la composante psychique la plus importante, se présentant comme un état de désarroi qui bloque tout comportement. Il s'agit d'une forme extrême de peur, qui ne permet ni l'attaque ni la fuite (Clit, 2002). Au niveau macro social, son effet est notamment l'atomisation de toute collectivité dans une masse amorphe, elle-même typique du totalitarisme.

Ces quatre éléments sont à l'œuvre de façon très nette à Pitești. La rupture par rapport au passé vise l'internement même des détenus, qui pour la plupart étaient accusés d'« activité contre l'ordre social » – délit typique d'un régime communiste, assez facile à invoquer. Comme les exigences de la société avaient changé, toute forme de protestation était sanctionnée par les nouvelles autorités. La rupture la plus importante se trouve justement, selon Hannah Arendt (1990), par rapport à la tradition elle-même. Par ailleurs, la prison représente une rupture avec la vie libre pour tout reclus. Le début du programme de rééducation a conduit à une nouvelle rupture, avec la vie en prison que les étudiants ont connue auparavant. Le pendant psychologique de la rupture est le trauma (Clit, 2001), et dans ce sens, Bacu (op. cit.)<sup>1</sup>, le premier auteur qui a décrit les faits qui se sont passés à Pitești, parle de la « stratégie de la surprise » – les prisonniers ne s'attendaient pas du tout à vivre ce qui leur arrivait. Sa présence donne au cadre la dimension de la discontinuité (Clit, 2001).

Le deuxième élément, l'importance des camps de concentration, est illustré par le projet même qui a eu lieu à Pitești. Les camps permettent l'isolation du reste de la population, et le caractère d'expérimentation invoqué, suppose ce cantonnement. D'ailleurs, les auteurs qui ont écrit sur Pitești, montrent que l'isolement était tel qu'au début, aucune information ne pouvait passer à l'extérieur. Par la suite, quand les étudiants rééduqués ont été envoyés perpétrer la même démarche au Canal Danube-Mer Noire, ou à la prison de Gherla, des rumeurs ont commencé à circuler. Il faut savoir que le Canal était un chantier à ciel ouvert, et qu'à Gherla il y avait des ateliers de travail. Dans les deux situations un certain nombre de personnes en liberté y travaillait et entraînait en contact avec les rééduqués. Il semble d'ailleurs, que le procès judiciaire qui a mis fin à l'expérimentation aurait été demandé à cause de l'écho dans le reste de la société des excès produits à Pitești. D'un autre côté, il faut se poser la question du désir du pouvoir de garder totalement le secret. On a vu qu'en général, la propagande totalitaire fait usage de menaces. Ce qui se passait à Pitești ne pouvait que servir les objectifs du régime. Mais la discrétion s'imposait aussi, pour ne pas ternir la belle image que tout pouvoir communiste veut exposer. Par ailleurs, l'isolation spécifique aux camps a au niveau psychologique un effet de clôture, qui accentue le sentiment de solitude (*ibid.*), et confère la dimension de fermeture (*ibid.*) au cadre.

La troisième dimension est la surveillance généralisée réalisée par la police secrète. Pour les détenus, le caractère secret de ce à quoi ils étaient soumis a

---

1. À quelques exceptions près, les auteurs qui ont écrit sur Pitești sont d'anciens détenus politiques qui n'ont pas connu directement la prison en question. Ils ont eu des liens forts avec de vrais survivants, en difficulté de décrire eux-mêmes de façon publique leur souffrance, probablement à cause de leur participation à la torture.

été une constante. À l'époque, aucune institution n'assumait la responsabilité de leur traitement, seule la cause du communisme était invoquée. Aujourd'hui, presque tous les auteurs qui ont écrit sur Pitești sont sûrs qu'il s'agit d'une situation organisée par la fameuse police politique roumaine, la « Securitate », à l'époque encore dirigée par des agents soviétiques. Mais à l'intérieur de la prison, l'équipe qui organisait la rééducation et la torture était constituée d'étudiants qui venaient d'une autre prison. Ils n'avaient pas tous subi la torture. Certainement, c'était le cas de leur meneur, Turcanu, qui semblait avoir la direction des opérations. D'habitude l'administration de la prison ne se mêlait pas des rapports entre étudiants tortionnaires et victimes. En revanche, quand les victimes arrivaient à s'imposer contre leurs bourreaux, les gardiens intervenaient pour rétablir l'ordre (Bacu, *op. cit.*).

La particularité même de Pitești est qu'il fut possible que des personnes qui n'étaient pas favorables au régime communiste se surveillent et se torturent mutuellement. Le système de surveillance mis en place était draconien (Ierunca, *op. cit.*), plus poussé que dans d'autres prisons. Il fonctionnait aussi pendant la nuit, et les rééduqués devaient observer des consignes même quand ils étaient censés dormir. Leurs camarades qui les surveillaient les frappaient quand ils bougeaient, par exemple. Ils étaient impitoyables car lors de l'arrachage de masques, ils risquaient d'être dénoncés en cas de traitement trop amical. En plus, tortionnaires et victimes vivaient ensemble, isolés dans des groupes de 5 à 15 personnes tout le temps, dans des cellules fermées (Bacu, *op. cit.*). De cette façon, la surveillance était aussi permanente que difficile à intégrer, car elle était réalisée par des anciens collègues, des amis.

Le pendant psychologique de la surveillance est le sentiment de persécution (Clit, 2001), qui ne permet pas le répit, le sentiment de confiance ou de tranquillité. Dans le cadre extérieur la dimension spécifique est l'incertitude (*ibid.*). Les détenus et notamment les torturés étaient tout le temps sur le qui vive. Le système de surveillance était doublé par un « système d'avilissement général » (Ierunca, *op. cit.*), par l'humiliation permanente : les victimes n'avaient qu'une minute le matin pour l'hygiène personnelle et pour aller aux toilettes, elles étaient contraintes à manger sans utiliser leurs mains, etc. (Bacu, *op. cit.*) La proximité qui existait entre tortionnaires et victimes avait des effets extrêmement forts à cause l'absence de toute intimité ou d'espace personnel qui permette un véritable repli sur soi-même.

Le quatrième élément indiqué par Hannah Arendt (1990) est la terreur, considérée comme l'essence même du gouvernement totalitaire. Dans l'espace fermé de Pitești elle est très souvent évoquée par tous les auteurs, de façon directe. Bacu (*op. cit.*) la décrit d'abord comme l'avoir remarquée chez des détenus de Pitești, rencontrés dans une autre prison, peu de temps après la fin de l'expérimentation. Cette terreur existait à la fois sur leurs visages et dans leurs regards (*ibid.*). Elle était d'abord générée par la torture physique. Le même auteur

affirme que la première fois, les victimes étaient battues pendant 3-4 heures, mais parfois on atteignait 9 heures de violence physique ininterrompue. Pour ce qui est de l'importance de la terreur pour la réussite de l'expérimentation, cet auteur est formel : « Quelles que furent ses déclarations, l'étudiant continuait de rester en état de torture, car l'état permanent de terreur physique et morale était la condition indispensable pour que les reflexes conditionnés puissent fonctionner sans erreur même longtemps après que l'étudiant inculpé, devenu à son tour "enquêteur" soit passé par le feu ! » (*ibid.*)<sup>2</sup>.

Les trois autres éléments contribuent aussi à entretenir la terreur, car la rupture avec le passé, par sa dimension traumatique, conduit à la perte de repères et à la sidération. L'isolation, qui impose l'impression de clôture, transmet au prisonnier le sentiment qu'il ne peut compter sur personne de l'extérieur. La surveillance, à travers le sentiment de persécution, l'empêche de se replier pour refaire ses forces. C'est pour cette raison que la terreur s'installe comme émotion qui induit la passivité, le renoncement, la soumission devant la force brute. En somme, le cadre totalitaire suppose la discontinuité, la clôture, l'incertitude et la terreur. À Pitești, chacune de ces dimensions a connu des proportions extrêmes.

Il devient évident que ce cadre donnait une impression de force, renforcée par l'utilisation de la torture. D'ailleurs, les effets de la procédure étaient d'autant plus importants que le cadre avait les dimensions dégagées. De cette façon, bien des années après, les survivants ont encore du mal à comprendre certains détails qui leur semblaient ou bizarres, ou gratuits. En tout cas, si démonstration de force il y a, il faut accepter que dans la situation de Pitești, c'était une collectivité qui était mise à l'épreuve : « On cherche à ce que les victimes se renient en reniant toutes leurs appartenances (famille, ancêtres, Dieu), à ce qu'elles se délient de toutes leurs attaches... » (Talaban, *op. cit.*). L'objectif du dispositif aurait été la coupure des liens, la destruction des symboles et des valeurs collectives. Par là même, les défenses psychologiques collectives sont aussi mises à mal. Car toute organisation suppose des systèmes de défense (Labounoux, 1997) face à l'angoisse qui lui est inhérente. La transformation des victimes en bourreaux peut sembler un jeu maléfique, mais en fait c'est une démarche qui détruit le sentiment d'appartenance à un même groupe, communauté ou peuple. Quand les défenses collectives sont anéanties, les défenses individuelles subissent forcément une pression plus importante. Ainsi, deux approches sont possibles pour mieux comprendre les effets psychiques à Pitești, l'une individuelle, l'autre collective. L'approche individuelle recoupe la perspective psychopathologique, l'autre permet de mieux suivre les effets profonds de cette formule de propagande.

---

2. Dans ma traduction du roumain.

## L'APPROCHE PSYCHOPATHOLOGIQUE

Dans les témoignages des détenus, la torture, la souffrance physique sont toujours présentes. La compassion pour les autres aussi, mais cela n'empêchait pas le changement des rapports entre collègues. Finalement, chaque détenu arrivait à se sentir seul devant ses tortionnaires. Souvent, ils décrivent le sentiment d'abandon, l'impression qu'on lisait leurs pensées, qu'ils n'avaient plus de possibilité de cacher leur vie psychique (Talaban, *op. cit.*). Même la notion du temps semble déformée, en tout cas pendant l'arrachage de masque : « Nous avons vécu un mois qui a duré un siècle. » (Dumitresco, 1978). Par ailleurs, les collègues qui les torturent leur semblent comme des robots (*ibid.*), ou comme agissant par des reflexes conditionnés (Bacu, *op. cit.*). Il doit y avoir, forcément, un certain rapport entre cette impression d'intériorité poreuse, de manque d'enveloppes d'un côté, et le comportement désincarné, presque automatique du côté des bourreaux – à rappeler que les derniers avaient déjà traversé la situation des premiers.

Il faut penser à l'automatisme, décrit d'abord par Janet, comme automatisme psychologique. De son point de vue il s'agit d'une forme inférieure de vie psychique : « une forme d'activité élémentaire tout à fait déterminée, comme celle d'un automate. » (Janet, 1899). Cette activité s'impose quand d'autres formes supérieures ne peuvent pas se mettre en place, sans apporter quelque chose de nouveau : « L'automatisme ne crée pas de synthèses nouvelles, il n'est que la manifestation des synthèses qui ont déjà été organisées à un moment où l'esprit était plus puissant. » (*ibid.*). Bien que Janet comprenne de cette manière la névrose, les comportements obtenus à Pitești semblent justement partiellement une activité résiduelle. Mais l'incapacité synthétique ouvre vers d'autres domaines de la psychopathologie.

Dans le domaine de la psychose Clérambault a décrit le syndrome d'automatisme mental, qui suppose « la production spontanée involontaire et en quelque sorte "mécanique" d'impressions, d'idées, de souvenirs qui s'imposent à la conscience du sujet malgré lui, et pour ainsi dire en dehors de lui, quoique au centre de lui-même. » (Ey, Bernard, Brisset, 1989). À ajouter que tous ces contenus mentaux peuvent provoquer des passages à l'acte, sinon des actions, pour la plupart difficilement assumés par le sujet. La personne marquée par l'automatisme mental donne l'impression de subir, d'être possédée, d'agir sous contrainte. De cette façon, il y a une ressemblance importante avec le sujet de Pitești. D'ailleurs, si l'idée de « robot », utilisée par Dumitresco convient à cette perspective, celle de reflexe conditionné, que Bacu privilégie, est plutôt inexacte. Le reflexe conditionné suppose une association entre un comportement et un stimulus extérieur, qui peut être ou fortuite ou imposée. C'est probablement la référence au dressage des animaux qui est envisagée



par Bacu, ainsi que l'utilisation de la théorie de réflexes conditionnés dans la psychologie soviétique<sup>3</sup>.

En tout cas, ce qui compte dans ce rapprochement c'est la proximité entre le tableau clinique des prisonniers à Pitești, tel qu'on peut le reconstituer à travers les témoignages, et le tableau de l'automatisme mental. Comme le syndrome en question est propre à la psychose, on peut tirer la conclusion que les sujets de Pitești étaient dans des états de désorganisation psychique assez avancée. Les défenses individuelles ne pouvaient pas très bien fonctionner, notamment parce que les défenses collectives étaient anéanties. Ainsi on peut comprendre que le point de vue des témoins que la terreur dominait pendant la période de torture devient plus clair. La faillite des défenses laissait l'angoisse générée par la torture sans possibilité de métabolisation, d'où son intensité qui conduisait au blocage typique de la terreur. En même temps, la faillite des défenses, l'état d'effondrement psychique évoqué par certains auteurs seraient une condition essentielle de la réussite de la transformation souhaitée par le régime communiste. La seule possibilité de s'en sortir semble la dernière étape, la torture du meilleur ami. La difficulté vient du fait que frapper les plus faibles, est en principe interdit par la morale traditionnelle. À Pitești supplicier les plus faibles était possible à cause d'un changement profond de la personne des détenus, ce qui supposait, à mon avis, une action sur le refoulement originaire.

## LE REFOULEMENT ORIGINAIRE

Comment comprendre ce type de phénomène intrapsychique ? Voilà la définition de Laplanche et Pontalis (1967) : « Processus hypothétique décrit par Freud comme premier temps de l'opération du refoulement. Il a pour effet la formation d'un certain nombre de représentations inconscientes ou "refoulé originaire". Les noyaux inconscients ainsi constitués collaborent ensuite au refoulement proprement dit par l'attraction qu'ils exercent sur les contenus à refouler, conjointement à la répulsion provenant des instances supérieures. » Le refoulement est une forme de base de défense, responsable du rejet des contenus psychiques qui enfreignent la morale ou la logique, et qui exige une sorte de préférence, assurée par la version originaire. Les règles morales, logiques et de vie en commun sont des repères importants pour tout refoulement, et davantage pour ses premières formes, qui établissent une sorte de frontière entre les instances de la psyché. Dans son évolution, tout petit enfant

---

3. Cette théorie qui appartient à Pavlov a été utilisée par le régime soviétique sans une vraie collaboration de la part du savant russe lui-même. En fait, elle a acquis un rôle dominant après la mort du Pavlov. Au début des années 20, c'était la psychanalyse qui montait, mais finalement elle a failli devenir la doctrine psychologique officielle en URSS.

a des moments de confrontation avec ces règles – quand elles arrivent à être intériorisées, le surmoi est constitué. Ainsi, les conditions du refoulement sont mises en place, et le refoulement originaire pourrait être invoqué. Il se trouve que ces normes et règles diffèrent d'une communauté à une autre, d'un pays à l'autre. Casser ces normes et règles, conduit à la disparition de la frontière entre les contenus psychiques refoulés et non refoulés. À Pitești, cette mise en échec du refoulement originaire se faisait au moins de deux manières :

1. Toutes les phases de l'arrachage des masques supposaient que l'accusé invoque des méfaits, des délits, des crimes ayant été commis par des personnes proches, pour la plupart totalement innocentes. Il y avait aussi l'obligation de parler de conduites sexuelles avec les membres de sa famille – et aussi de les mentionner dans les déclarations écrites. Les tortionnaires organisaient aussi des petites scénettes de théâtre, notamment pour ridiculiser les fêtes religieuses. À cette occasion, la sexualité était évoquée de façon obscène (Ierunca, *op. cit.*). De cette façon, on mettait au jour des contenus inconscients, à la fois sexuels et agressifs, qui font partie des composantes non-assumées du complexe d'Edipe. Or c'est à ce moment évolutif qu'une vraie séparation conscient/ inconscient est faite – il est possible d'avancer qu'à ce moment le refoulement originaire est installé de façon plus stable.

2. Certaines procédures de torture imposaient aux prisonniers des comportements non humains, par exemple, manger ses excréments, ou manger comme les animaux, sans les mains. Néanmoins, ces comportements sont possibles à des moments archaïques, à la fois dans le développement personnel et de l'espèce. Ils posent la question de la différenciation avec les animaux et de l'accès au monde humain, comme dans le cas du bébé. La tendance vers ce genre de comportement suppose qu'une forme précoce de refoulement soit battue en brèche<sup>4</sup>. En somme, le système de propagande provoquait, à travers la torture et l'expression langagière, une régression importante. Les comportements imposés aux détenus menaçaient ou détruisaient des limites entre conscient et inconscient ou posaient la question des limites de l'humain en tant que tel.

## LA TORTURE DE L'AUTRE COMME EXUTOIRE

Le niveau élevé de l'angoisse des prisonniers va de pair avec l'état de désorganisation mentale, d'effondrement, l'absurde de la situation. La scène psychique interne devient similaire à la scène collective externe, où s'imposent

---

4. Il y a des auteurs qui font des distinctions entre un refoulement primaire, primitif et originaire, mais proposer une discussion à ce niveau n'est pas un objectif de cette étude.

des corps en souffrance, qui saignent, blessés profondément, sans défense. De cette façon, on peut comprendre que progressivement, les torturés acceptent des supplices plus durs, plus blessants narcissiquement, qu'ils acceptent d'accuser de méfaits imaginaires les êtres les plus chers, qu'ils arrivent à renoncer aux valeurs les plus importantes. Le chemin de l'arrachage des masques est de plus en plus difficile à supporter, et le comble semble le changement de camp, la torture du meilleur ami. Dénoncer des amis restés à l'extérieur, accuser sa famille de délits imaginaires, sont des façons d'utiliser la parole ou l'écriture d'une manière inhabituelle. Mais elles permettaient quand même des défenses, des façons de s'excuser, car les accusés, les dénoncés se trouvaient loin, et en principe ils étaient toujours innocents. La difficulté la plus importante semble à juste titre la dernière étape, la torture du meilleur ami.

Cette difficulté tient d'abord, comme il a été montré, à la proximité, à la présence dans la même situation définie comme totalitaire. Mais cette difficulté est largement symbolique : l'ami, le collègue représente sa propre famille, des valeurs en train de disparaître, des liens en train d'être déchirés. Une confrontation en face-à-face se posait, confrontation qui demandait dans la plupart des cas de longues périodes de torture subie pour pouvoir agir, pour trouver les ressources afin de pouvoir frapper ceux qui étaient semblables. On peut supposer l'angoisse, mais dans la situation de Pitești c'était le seul exutoire, la seule voie de défoulement possible.

À Pitești, la souffrance, la disqualification, l'humiliation ne pouvaient pas être dirigées contre les tortionnaires, véritables ou non, leur pouvoir était toujours écrasant. Même si une partie des tortionnaires était du même camp, ils représentaient le nouveau monde. En plus, les victimes n'avaient le droit de s'exprimer qu'avec l'accord de ces tortionnaires. Ainsi ils étaient contraints à se défouler sur les victimes, leurs amis et collègues – par là même, ils pouvaient exprimer leur haine contre leurs tortionnaires, avec un déplacement assez important. Même dans cette situation la contrainte était forte, car toute simulation, tout signe de faiblesse, ou de sympathie avec les victimes pouvait conduire au retournement de la situation : le nouveau tortionnaire redevenait victime. D'ailleurs le statut de tortionnaire n'était jamais sûr. Bacu (*op. cit.*) précise que tout détenu participait à des procédures de torture, mais seulement environ 50-60 sur 1000 la pratiquèrent couramment. Le seul tortionnaire qui ne risquait rien c'était Țurcanu – il était le leader totalitaire – même si par la suite, il est devenu le bouc émissaire de l'affaire.

## LE LEADER TOTALITAIRE

Freud (1921c) décrit la figure du meneur à travers ses rapports avec la masse. C'est lui qui est, d'une certaine façon, l'aune de l'égalité entre les individus unis par le lien social. Cette égalité existait au départ parmi les étudiants emprisonnés à Pitești, mais le projet de rééducation a conduit à son anéantissement. Ainsi, à Pitești, il est question d'une autre sorte de meneur, incarné par Țurcanu. Étudiant au départ, il a fait partie de la minorité qui a torturé sans passer par le statut de supplicié. Il aurait aussi joué un rôle important dans l'organisation de la procédure utilisée à Pitești, mais de toutes les manières, il était le responsable direct de son application. La durée et la nature des souffrances, le parcours individuel de chaque prisonnier, étaient à sa merci.

Țurcanu avait des droits de vie et de mort sur les victimes. Environ 15 personnes seraient mortes à cause de la torture<sup>5</sup>. En même temps, à partir d'un moment donné, on prenait des mesures sérieuses pour empêcher les tentatives de suicide. Probablement Țurcanu n'est pas le seul qui a tué, d'ailleurs il n'était pas un simple tueur. Son statut de chef dans le cadre totalitaire ne suppose pas simplement le droit de tuer, mais le droit de contrôler intégralement l'existence de tous les prisonniers dont il était responsable. Dans un roman qui propose un récit du phénomène Pitești, on lui attribue la phrase : « tu mourras quand je voudrai » (Goma, 1981). C'est ce genre de détail qui montre qu'il était quasiment tout-puissant à l'égard des suppliciés. Raison suffisante pour qu'il devienne une personne très importante pour eux, même un modèle. On pourrait invoquer dans ce contexte l'identification à l'agresseur, qui est un mécanisme de défense assez courant. Bettelheim (1979) l'a signalé chez les prisonniers des camps de concentration nazis, mais ils n'étaient pas censés jouer un rôle de tortionnaire. Or dans les conditions de Pitești, il s'agit d'un mouvement plus complexe. D'abord l'identité constituée du détenu était attaquée sans cesse, à travers les valeurs sociales qui étaient les siennes. Dépourvu de tout pouvoir, y compris de celui de se défendre, le supplicié était contraint à torturer à son tour et de faire partie de la hiérarchie même qui l'a écrasé. Ce qui est fortement sollicité, c'est le masochisme, notamment à cause de la torture. Le détenu n'avait aucune possibilité de l'éviter. La torture était systématique, et ainsi il était contraint d'arriver à une sorte d'érotisation de la souffrance. Le masochisme suppose de pouvoir tirer un certain profit d'une situation déplaisante, ou une prime de plaisir moyennant la douleur, mais qui compte aussi pour une forme d'excitation du corps. À ajouter la relation proche avec le tortionnaire, qui de par ses pouvoirs à octroyer cette forme de traitement acquiert le rôle d'un personnage puissant, important, possible modèle d'identification.

---

5. Il est question de 15 morts sur un total de plus de mille prisonniers qui ont subi la rééducation à Pitești.

## PROBLÉMATIQUE DU MASOCHISME

Le masochisme a été décrit comme une forme d'érotisme avant la psychanalyse. Freud a dégagé deux autres formes, le masochisme moral et féminin, et a montré son rôle dans la vie psychique profonde. Le masochisme permet notamment l'alliage des pulsions de vie et des pulsions de mort. Freud concevait la pulsion de mort comme s'exprimant d'emblée par un sadisme originaire identique au masochisme. Ce masochisme, lui-même originaire, serait « un témoin et un vestige de cette phase de formation dans laquelle se produisit cet alliage, si important pour la vie, de la pulsion de mort et de l'Éros » (Freud, 1924c). L'alliage particulièrement important pour la vie est le masochisme moral. La raison est qu'il descend de la pulsion de mort, et plus précisément, « il correspond à la part de celle-ci qui a échappé au retournement vers l'extérieur comme pulsion de destruction » (*ibid.*). Donc, le masochisme serait une sorte de domptage de la pulsion de mort. Freud avait avancé que le principe de plaisir est le gardien de la vie, mais comme l'a fait remarquer B. Rosenberg, sa théorisation installe plutôt le masochisme dans cette position. En effet, cet auteur (Rosenberg, 1997) montre que le masochisme est le gardien de la vie psychique car il garantit la temporalité et la continuité psychique, en assurant la continuité de l'excitation, et en empêchant la décharge immédiate ; ainsi il évite la rupture dans la vie psychique, et permet que la vie fantasmatique soit possible.

Dans cette perspective, l'érotisation de la souffrance semble, dans le cadre totalitaire de Pitești, la solution de survie, pas seulement biologique, mais aussi psychique. Avant de provoquer la mort, la torture semble pouvoir conduire vers la désorganisation psychique. Plusieurs témoignages insistent sur le fait que regarder la torture de l'autre provoquait à Pitești plus de souffrance chez les détenus contraints à assister à ce spectacle qu'au supplicié. L'identification à la victime est très importante dans cette situation, mais on peut avancer que le problème est justement qu'il s'agit d'être confronté à une forme de châtiment sans en éprouver la souffrance et la douleur dans sa chair. Celui qui regarde a moins de bénéfices que le supplicié. Il n'empêche que dans les conditions extrêmes de Pitești, le masochisme n'était pas non plus une protection suffisante pour l'évitement de l'effondrement psychique.

Le masochisme réalise non seulement un dernier retranchement contre l'effondrement, il conduit aussi à un nouveau lien avec le tortionnaire, avec le meneur totalitaire. D'un autre côté, pendant l'expérimentation Pitești, beaucoup des détenus avaient l'impression de vivre le calvaire de Jésus Christ (Talaban, *op. cit.*). Avant d'être emprisonnés, beaucoup de ces jeunes Roumains n'étaient pas des vrais croyants orthodoxes, mais cette terrible expérience les aurait rapprochés de Dieu. Or l'importance de la souffrance, du sacrifice dans le christianisme ne laisse pas de doute. C'est à cause de la

contrainte au masochisme que les détenus ont retrouvé la figure du Christ comme nouveau modèle d'identification et comme idéal commun. D'ailleurs, après la fin de la procédure – ce qui suppose d'être passé par le statut de tortionnaire –, beaucoup se sont reconstruits par la même identification à l'image du Christ. D'une certaine façon, l'image du Christ exclut la torture de l'autre, sauf si on accepte qu'elle ait été imposée comme une forme paradoxale de supplice !

### L'APPROCHE COLLECTIVE – LIEN SOCIAL ET ATTAQUE DES LIENS

L'image du Christ est une des références collectives qui ont joué à Pitești, où comme on a vu, la force démesurée était d'une certaine façon nécessaire pour attaquer la communauté des individus qui étaient présents. Au-delà des valeurs communes qu'ils portaient, les défenses collectives supposeraient aussi les liens qui existaient entre eux.

En psychosociologie, le lien social apparaît à la fois comme un phénomène courant et investi de qualités particulières, mais il serait propre à une approche superficielle, de nature descriptive. Assez souvent, on lui donne de la substance en s'inspirant des travaux de Freud qui ont une ouverture sociale. Dans la masse qu'il a décrite, l'égalité est le facteur déterminant, mais le lien ne serait pas possible sans l'identification commune à une personne ou à un idéal commun. La situation initiale des étudiants à Pitești peut être comprise dans cette perspective : un nombre important d'individus qui ne se connaissent pas tous directement, mais qui ont des valeurs communes. De ce fait, ils se comportaient comme s'ils étaient des égaux. La transformation des victimes en tortionnaires devrait changer cette situation. Pour être plus précis, il a été question de remplacer les relations égalitaires que les étudiants avaient entre eux par des relations verticales, hiérarchiques, par le biais de l'arrachage des masques et de la torture.

### LA VISION PSYCHANALYTIQUE DU LIEN SOCIAL

Pour mieux comprendre le changement, il faut revenir à Freud et à ce que l'on peut dégager comme spécifique pour le lien social. L'idée même de lien suppose en psychanalyse une implication de la libido, au-delà de la version intrapsychique du lien. Mais l'expression de lien social n'appartient pas à la psychanalyse, où il représente une perspective plutôt collective sur la relation d'objet. Or, la relation d'objet suppose l'investissement libidinal. Ainsi, au départ, Freud (1911c) a montré qu'une partie des tendances homosexuelles latentes s'assemble avec des parties des pulsions du moi, en constituant avec

elles les pulsions sociales, et participant « [...] à l'amitié, la camaraderie, à l'esprit de corps et à l'amour des humains en général. » Freud établit une sorte de continuum entre relation amoureuse et relation sociale. Ce qui compte davantage c'est que les tendances homosexuelles latentes permettent un lien avec un statut égal entre les partenaires et un manque de finalité érotique. Ultérieurement, Freud a proposé le terme de pulsion sexuelle inhibée quant au but, forme d'amour qui a le rôle de lier les individus, sans conduire à l'accouplement, la finalité première de la libido. Néanmoins, il est possible de faire une différence entre des liens plus proches, avec un investissement libidinal plus important, quoique non-accompli, et des liens plus à distance – on pourrait faire ainsi la distinction entre relations interpersonnelles et relations sociales (Clit, 2001). À Pitești, on peut trouver les deux sortes de liens entre les étudiants détenus.

Malgré cette importance de l'amour, la haine et la violence sont aussi impliquées dans la substance du lien social. Ainsi, Freud (1912-13a) va invoquer le mythe de la horde primitive avec le meurtre du père. Dans la horde, le meneur, un mâle fort, excluait ses fils de la satisfaction sexuelle, et profitait seul de toutes les femmes. Pour Freud, le mâle fort tué a acquis le statut de père, les auteurs du meurtre auraient eu le statut de frères. Après le crime, a eu lieu le repas totémique, qui a marqué la consommation « égalitaire » du père, puis ces hommes ont gardé des rapports égalitaires, ce qui aurait conduit à l'interdit du meurtre du frère. Si au départ il est question d'une alliance qui a comme but le crime, une fois le crime accompli, elle bloque la violence. Il est possible d'avancer qu'à Pitești ce pacte aurait été rompu. D'après Freud (1915b), le pacte suppose le renoncement pulsionnel, typique de la culture. Les conséquences de l'interdit de tuer le père sont favorables également aux frères complices. On peut invoquer ici comme conséquence l'interdit de faire violence aux plus faibles. En l'occurrence, il est question plutôt de la limitation de la violence et de l'interdit de s'entretuer. Or à Pitești, limitation et interdits ne comptaient plus pour ceux qui pratiquaient la torture.

Pour résumer la vision freudienne sur le lien social, il s'agit donc de relations sociales entre plusieurs personnes, qui supposent un certain investissement libidinal, avec renoncement au but direct de la pulsion. L'identification commune à un leader ou à des valeurs communes conduit à la limitation des tendances égoïstes, donc du narcissisme. La récompense est l'idée que l'autre est aussi le sujet d'une même limitation. Si la haine est présente dans la relation d'objet, la participation à la masse renforce le sentiment d'être semblable : « Le sentiment social repose ainsi sur le retournement d'un sentiment hostile en une liaison à tonalité positive, de la nature d'une identification. Pour autant que jusqu'à présent nous puissions percevoir ce déroulement, ce retournement semble s'accomplir sous l'influence d'une commune liaison de tendresse à une personne située hors de la masse. » (*ibid.*) Le sentiment hos-

tile renvoie au pacte des frères qui ont tué le père de la horde primitive. La masse n'est qu'une version de horde. La personne située hors de la masse est bien sûr le meneur, qui joue aussi le rôle du père. Il se peut que le meneur n'ait pas une existence réelle, situation dans laquelle le liant qu'est l'identification n'est pas manifeste. Il faut souligner aussi le retournement de l'hostilité en lien positif, grâce à l'identification.

À Pitești l'identification commune qui avait structuré les étudiants était attaquée, ainsi que leurs idéaux communs. L'équilibre entre composantes libidinales et agressives était délité, le narcissisme personnel ne trouvait plus d'étayage auprès des pairs. Le cadre totalitaire de cette prison, en discontinuité avec la société, avec sa fermeture étanche et son système de surveillance draconien, générait suffisamment de terreur pour défaire les anciens liens et pour proposer un nouveau type de lien, à travers notamment la personne du leader des tortionnaires, Turcanu.

## LA DOUBLE NATURE DU LIEN

La double nature de la terreur, sociale et psychologique fait que le destin des prisonniers à Pitești se jouait aussi dans ces deux dimensions. La torture, la cassure des liens conduisait à la libération de la haine, mais l'impossibilité de l'exprimer dans le cadre totalitaire contribuait à l'évolution vers un état d'effondrement. Ainsi le détenu n'avait qu'un recours, accepter de torturer son meilleur ami, avec toute la charge de culpabilité possible. Sa haine était exprimée, et en même temps, un autre type de lien était ainsi mis en place. La haine n'est plus refoulée, seulement déplacée sur les relations avec les plus faibles et les moins importants, jamais dans la relation avec les supérieurs hiérarchiques, qui devaient être aimés. Du coup, il y a un double fonctionnement psychologique de la personne, qui devient tendre avec ses tortionnaires, et agressive avec ses suppliciés. Le lien social est lui-même double, pris dans l'importance de la hiérarchie, la distinction entre relation interpersonnelle et sociale perd de sa pertinence : l'amour doit être adressé aux supérieurs, pas aux proches, la haine à ceux qui sont plus faibles, pas aux ennemis.

Par rapport au modèle freudien du pacte des frères, qui conduit à des relations égalitaires, il faut souligner que ce type de pacte imposé à Pitești suppose la hiérarchie. L'identification à l'agresseur peut être considérée comme une dimension de la horde primitive freudienne – au départ l'agresseur était le père à abattre. Mais elle n'explique pas la hiérarchie dans les liens sociaux, qui est générée à Pitești. En fait, on assiste à un changement des liens dans le cadre totalitaire. Il est question du remplacement des relations égalitaires par des relations hiérarchisées. La limitation de la violence reste importante, mais s'agit-il d'un idéal commun ou d'une identification commune ?



Pour comprendre les relations verticales en contexte totalitaire, il faut prendre en compte la dimension de la toute-puissance. Elle caractérise la pensée archaïque, à la fois dans le développement personnel et dans l'espèce humaine. Il se trouve qu'elle est particulièrement importante dans un régime totalitaire (Clit, 2001). Incarnée par le meneur totalitaire, elle suppose un appareil compliqué du pouvoir, dont profite notamment le meneur de la hiérarchie. À Pitești, Țurcanu était un chaînon important dans la hiérarchie de la prison, mais dans les yeux des prisonniers qu'il suppliciait, il représentait tout seul le pouvoir carcéral et même le nouveau pouvoir politique du pays. Pour le détenu moyen, jouer le rôle de tortionnaire ne pouvait pas aller trop loin, car cette position n'était pas sûre – seule l'impression d'une certaine participation à la toute-puissance était possible. D'ailleurs, Țurcanu lui-même, tout-puissant dans la chambre de torture, est devenu finalement le bouc émissaire de l'affaire Pitești. Sa toute-puissance n'a pas eu d'effet sur le pouvoir communiste central, qui n'a apprécié que ses services, pas sa personne.

Le sentiment de toute-puissance a aussi un caractère paradoxal, il suppose l'autre, sinon un groupe comme appui, mais exclut le partage, comme le montre l'hypothèse de la position totalitaire dans le développement du narcissisme précoce (Clit, 2004). Les relations égalitaires ne véhiculent pas ce sentiment, car l'union des pairs génère un pouvoir partagé, et non pas de la toute-puissance. Elle permet aussi une certaine expression de la haine, incluse dans le lien social, selon Freud. La rupture de ce lien traditionnel conduit à une libération importante de haine, alors qu'à Pitești, la torture bloquait totalement son expression à l'extérieur de la personne. La toute-puissance illusoire suppose la haine de l'autre, qui ne peut être que déchu et faible – par contraste, le meneur totalitaire voit son importance s'accroître, dépasser toutes les limites<sup>6</sup>. Sa force, ainsi que la force de la propagande en dépendent.

## L'«HOMME NOUVEAU» DOIT ÊTRE OBÉISSANT

En somme, le dispositif de Pitești a réalisé notamment un cadre totalitaire extrême qui a permis l'expérimentation d'un double changement chez les détenus. D'abord, un changement de leurs liens, d'égalitaires en hiérarchiques, dans un contexte qui impose l'érotisation de la souffrance ; deuxièmement, un changement interne, de leur personnalité, qui est devenue assujettie au pouvoir, par le biais du masochisme. Par là même, le refoulement originel doit avoir été aussi modifié.

Ces mouvements psychologiques profonds supposeraient à la fois la pro-

---

6. Les régimes totalitaires ont désigné des catégories d'individus placés dans cette position d'infériorité sociale (les Juifs dans la version nazie, les bourgeois dans la version communiste).

pagande et la force. La propagande offre la doctrine nécessaire pour justifier la torture excessive. La force accable les détenus, qui ne peuvent que se plier aux injonctions du pouvoir carcéral. De cette façon, la procédure expérimentale à Pitești était sans faille. La difficulté des anciens détenus à écrire ce qu'ils ont subi montre l'impossibilité d'une véritable reconstruction après cette forme de rééducation.

Pendant le régime communiste, la réussite de la procédure de rééducation de Pitești montrait que la propagande conduisait assez rapidement à des effets observables. Les rééduqués entraient en contact avec d'autres détenus, puis plus tard, dans le monde externe avec leurs proches. Leur changement était porteur de la puissance de la propagande, qui du coup donnait de la réalité et à la force du régime, et au fait que ses menaces n'étaient pas sans fondement. Ainsi, le point de vue de Hannah Arendt que la propagande devient de l'endoctrinement dans un régime totalitaire doit être discuté. Dans le « phénomène Pitești » on a l'impression que ce qui est important n'est pas d'imposer une nouvelle doctrine, ni une nouvelle forme d'éducation. Ce qui compte c'est d'écraser l'homme traditionnel et d'imposer l'« homme nouveau ». Mais sa nouveauté n'est que toute relative, car sa qualité principale devrait être l'obéissance (Clit, 2008). Donc, le « phénomène Pitești » n'était pas une vraie forme de propagande, mais il nous montre les vrais objectifs de la propagande totalitaire.

Radu CLIT  
6, impasse Boutron  
75010 Paris  
radu.clit@noos.fr

## BIBLIOGRAPHIE

- Arendt H. *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990.  
 Arendt H. *Le système totalitaire*, Paris, Le Seuil, 1972.  
 Bacu D. *Pitești. Centru de reeducare studentescă*, Madrid, Graficas Benzal, 1963.  
 Bartosek K. Europe centrale et du Sud-Est, in *Le livre noir du communisme*, sous la direction de S. Courtois, Paris, Robert Laffont, 1997, p 429-496.  
 Bettelheim B. *Survivre*, Paris, Robert Laffont, 498 1979.  
 Clit R. *Cadre totalitaire et fonctionnement narcissique. Effets psychiques collectif et individuels du pouvoir d'état communiste est-européen*, Paris, L'Harmattan, 2001.  
 Clit R. La terreur comme « passivation », *Topique*, 2002, p. 141-154.

- Clit R. Un avatar de la toute-puissance : la position totalitaire, *Cliniques méditerranéennes*, 2004, p. 311-323.
- Clit R. De l'expérimentation de Milgram à Pitesti : le cadre totalitaire et le refoulement originaire, *Psihologie sociala*, 2008, p. 136-151.
- Dumitresco G. (1978) *L'holocauste des âmes*, Paris, Librairie roumaine antitotalitaire, 1997.
- Ey H., Bernard P., Brisset C. (1960), *Manuel de psychiatrie*, 6<sup>e</sup> éd., Paris, Masson, 2001.
- Freud S. (1911c [1910]) Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique, *OCF.P*, X, Paris, PUF, 1993, p. 79-164.
- Freud S. (1912-13a) Totem et tabou, *OCF.P*, XI, Paris, PUF, 1998, p. 189-385.
- Freud S. (1915b) Actuelles sur la mort et la guerre, *OCF.P*, XIII, Paris, PUF, 1994, p. 127-157.
- Freud S. (1921c) Psychologie des masses et analyse du moi, *OCF.P*, XVI, Paris, PUF, 1991 p. 1-83.
- Freud, S. (1924c) Le problème économique du masochisme, *OCF.P*, XVII, 1992, p. 10-23.
- Goma P. *Les chiens de mort, ou La passion selon Pitești*, Paris, Hachette, 1981.
- Ierunca V. *Pitești, laboratoire concentrationnaire (1949-1952)*, Paris, Éditions Michalon, 1996.
- Janet P. (1889) *L'automatisme psychologique. Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*, Édition électronique, Chicoutimi (Québec), 2001.
- Labounoux G. *Malaise dans l'organisation : le pouvoir imaginaire*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- Laplanche J., Pontalis J.-B. (1967) *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Quadrige/PUF, 2002.
- Rosenberg B. *Le moi et son angoisse. Entre pulsion de vie et pulsion de mort*, Paris, PUF, 1997.
- Russ J. *Les théories du pouvoir*, Librairie Générale Française, 1994.
- Soljénitsyne A. (1973) *L'Archipel du Goulag*, Paris, Seuil, 1974.
- Talaban I. *Terreur communiste et résistance culturelle. Les arracheurs de masques*, Paris, PUF, 1999.

**Radu Clit – La propagande totalitaire et la force dans le « phénomène Pitești »**

**Résumé :** La propagande totalitaire est un phénomène complexe, qui suppose, comme l'a montré Hannah Arendt, presque toujours des menaces voilées, et une certaine forme d'utilisation de la force physique. La preuve en est le « phénomène Pitești », une procédure extrême utilisée en Roumanie par le régime communiste après son installation. Elle combinait l'étude de la doctrine communiste avec la torture physique et morale. La procédure avait lieu dans une prison et visait la transformation des victimes en tortionnaires. Le cadre spécifique ne semble pas moins important que la procédure elle-même, nommée « arrachage de masques » et supposant 4 étapes. L'impact psychologique très fort condui-

sait à un effondrement proche de la psychose chez beaucoup de détenus. Ceci permet de faire l'hypothèse d'une action sur le refoulement originaire. Le masochisme est aussi beaucoup sollicité. En même temps, les liens entre les prisonniers, tous des étudiants, sont transformés d'horizontaux en verticaux. De cette façon, dans la propagande totalitaire, la démonstration de force semble plus importante que la doctrine.

**Mots-clés :** Cadre – Lien social — Masochisme – Propagande – Refoulement originaire – Victime.

**Radu Clit** – *Totalitarian Propaganda and Force in the 'Pitești Phenomenon'*.

**Summary :** Totalitarian propaganda is a complex phenomenon. According to Hannah Arendt, it almost always supposes veiled threats and some form of physical force. Proof of this lies in the 'Pitesti Phenomenon,' an extreme procedure used in Romania by the Communist regime after its installation. It combined the study of Communist doctrine with physical and mental torture. The process took place in a prison and was designed to transform its victims into torturers. The specific context in which it took place is no less important than the process itself, called «unmasking» and organised into four stages. The strong psychological impact of this torture led to collapse into psychosis among many inmates. It is therefore possible to infer its impact on primal repression. Masochism also played a key role. Simultaneously to this, bonds between prisoners, all students, were changed from horizontal to vertical. Thus we might argue that in totalitarian propaganda, the demonstration of force is more important than doctrine.

**Key-words :** Framework – Masochism – Primal Repression – Propaganda – Social Bond – Victim.